L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE SPHINX.

I. — LE MYTHE ANTIQUE DU SPHINX.

Le Sphinx ! Est-il, dans toute la faune réelle ou fictive que l'ancien monde élut pour symboliser la Divinité qu'il connaissait mal, une vision plus prestigieuse ? Qu'il apparaisse, sous le ciel égyptien, en de longues théories comme au long de l'avenue royale des Sphinx qui va de Louxor à Karnak, ou que, solitaire magnifique, il se tienne allongé devant la Pyramide de Khephren, ses grands yeux immuablement fixés sur la ligne où, là-bas, très loin, le blond désert des sables consomme avec le désert azuré des cieux son éternel baiser, le Sphinx s'affirme comme le symbole, sur tous autres excellent, en qui la vieille Égypte a su le plus majestueusement condenser la mystérieuse grandeur de son génie religieux.

Parti, semble-t-il, de ce pays où le ciseau de l'homme a su, plus qu'ailleurs, le revêtir d'hiératique beauté, il a fait le tour de la moitié du bassin méditerranéen montant par la Phénicie et l'Assyrie pour régner en Asie Mineure, en Grèce, en Sicile, en Italie, après avoir conquis sur les flots Chypre, Rhodes et la Crète. Partout on l'y trouve, mais sous des aspects variés, et posé en des attitudes diverses : Assis, couché, debout ou bien s'enlevant dans un élégant essor vers le soleil dont il fut l'un des emblèmes.

Le Sphinx est le plus connu des êtres hybrides composés de deux corps d'espèces naturelles différentes. En Égypte, il est formé d'un buste humain quasi toujours masculin et d'un corps de lion. En Grèce, il apparaît le plus souvent avec un buste de femme. Dans l'art mycénien[1] et dans l'art étrusque[2] (Fig. I), son corps de bête est parfois si grêle qu'il évoque des espèces moins robustes et plus rapides que celle des lions, quelques-uns même semblent avoir les pieds et la queue des lévriers ; ailleurs, les membres de derrière sont ceux du taureau.

Fig. I. — Le Sphinx étrusque de la « Tombe Campana ».
D'après Martha, *Op. cit.*

1 Dr J. Naue, *Une plaque d'or mycénienne...* in *Revue Archéol.* 3e sér. t. XXX, (1897), p. 333.
2 Voir J. Martha, *Manuel d'Archéol. étrusque et romaine*, p. 73, fig. 32.

II. — LES SPHINX CHEZ LES PEUPLES PRÉCHRÉTIENS.

En Égypte, les sens attachés aux Sphinx ont été nombreux : sous l'aspect masculin de son buste humain il a représenté Hormas-Khouti, le « Seigneur de Deux Horizons », conception qui le rapprochait d'Anubis et peut-être d'Ammon-Râ, entités symboliques qui sont en relation d'idée avec la course quotidienne du soleil, image de la vie humaine.

Dans l'ordre religieux, le Sphinx était l'emblème de la souveraineté, de la sagesse, de la force divines, considérées dans le cadre de la majesté impassible et du repos inviolable. Il représente toujours un dieu ou un roi, ce qui revient au même : Pharaon étant l'émanation, la terrestre incarnation du dieu Râ-Soleil[1]. Aussi le Sphinx était-il regardé comme une divinité solaire et l'un des symboles de l'abondance[2], et c'est à ce double titre que le pharaon Thoutmès III favorisa son culte[3].

Les Sphinx les plus célèbres en Égypte sont celui qui veille devant la grande pyramide de Khephren, près du Caire, et ceux qui, dans la Nubie Inférieure, gardent l'hémispéos de Séboua, et dont le pinceau de Berchère a si bien rendu la haute et sereine majesté[4] (Fig. II). Ils sont des types parfaits du Sphinx égyptien.

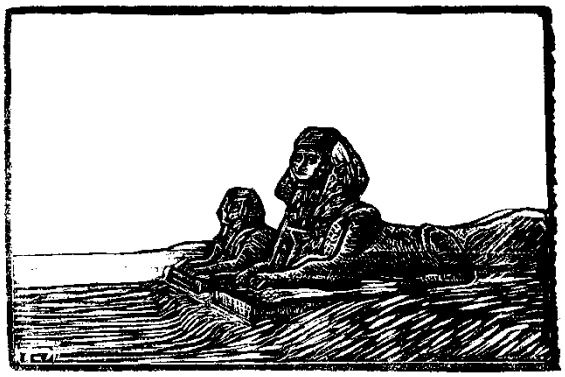


Fig. II. — Deux des Sphinx de Séboua, d'après le tableau de Blachère.

Dans l'ordre des idées philosophiques, et dans l'héritage que nous ont laissé les livres hermétistes des Égyptiens, inspirés, disaient-ils par le dieu Thot (Le verbe trois fois grand, « Hermès Trismégiste »), le Sphinx fut l'emblème de l'Unité, de la Vérité, et de l'Absolu[5].

Sous l'aspect féminin de son buste de femme, la Sphinx, la Sphinge, représentera quelquefois la déesse Isis, mère d'Horus. Et ce dernier fut lui-même figuré par l'hiérosphinx à tête d'épervier, comme le dieu suprême Ammon le fut par le criosphinx ou sphinx-bélier. Sous le sceptre des pharaons, ces conceptions ont passé la mer et nous en retrouvons les images en Phénicie, en Chypre, en Crète.

---

[1] Cf. E. de Rougé, *Notice somm. des monuments égyptiens exposés au Louvre*, p. 34. — Ph. Virey, *La religion de l'ancienne Égypte*, p. 90 et 142. — Alex. Moret, *Mystères égyptiens*, p. 285, etc.
[2] Cf. M. Pluche, *Histoire du Ciel*, t. I, p. 50.
[3] Ph. Virey, *Ouvrage cité*, p. 170.
[4] Voir H. Cammas et A. Lefèvre, *La vallée du Nil* ; et *Magasin Pittoresque*, t. XXXIII, (1865), p. 40 (grav.).
[5] Cf. Papus, *Traité élémentaire des Sciences occultes*, p. 186.

En *Phénicie*, certains sphinx portent la tiare des dieux et des pontifes, leurs terrestres mandataires ; et cette coiffure semble inspirée par l'art des Assyriens voisins[1] (Fig. XI).

En *Chypre* et en *Crète*, les sphinx ont aussi des coiffures variées quelquefois surmontées d'une aigrette[2], ou peut-être plus réellement, d'une flamme, comme nous en verrons plus loin un exemple certain. Les sphinx crétois sont des deux sexes humains. Il en existe sur les fresques de Cnosse peints en blanc sur fond bleu, et souvent les petits sphinx et sphinges de terre cuite que l'on recueille dans cette île sont représentés comme prêts à bondir[3].

En *Grèce*, les figures de Sphinx sont surtout féminines en raison de la fable d'Œdipe ; des ailes y sont toujours attachées aux bustes humains, comme on le voit sur les monnaies de Chios[4] (Fig. VI).

III. — LES SECRETS DES SPHINX.

Tout le monde connaît la fable grecque d'Œdipe et de la Sphinge : À Thèbes, en Béotie, près du mont Cithéron, un monstre femelle, la Sphinge — dont le nom grec *sphigx* peut signifier « celui ou celle qui enserre », *sphigxis* — posait une énigme aux passants et déchirait, jusqu'à ce que mort survienne, ceux qui ne les pouvaient résoudre. La Grèce entière en était désolée. Œdipe, fils méconnu du roi Laïos, passant par le Cithéron rencontra la terrible Sphinge qui lui posa l'énigme que voici : Quel est l'animal qui, le matin, marche à quatre pieds, à midi sur deux, et le soir sur trois ? (Fig. III). Œdipe, inspiré par Minerve-Athénée, déesse de la Sagesse[5], répondit aussitôt que c'était l'Homme qui, dans son enfance, matin de sa vie, rampe sur ses quatre membres ; qui marche sur ses deux pieds en la plénitude de sa force, et qui au soir de sa vie, a besoin d'un bâton pour aider ses deux jambes. Ayant ainsi confondu la Sphinge, Œdipe tira son glaive et la tua, délivrant par là les Thébains qui l'élevèrent au trône.

Fig. III. — Œdipe et la Sphinge, d'après un vase peint.

Cette Sphinge abominable que des mythologues disaient née de Typhon et d'Échidna, dans les solitudes d'Éthiopie[6], et que Sophocle appelle « la Vierge aux ongles crochus[7] », fut toujours et partout regardée comme un monstre malfaisant, assez proche parent de la sinistre déesse cypriote Chet. Plus tard, quand Alexandre de Macédoine, eut conquis Memphis, vers 323 avant notre ère, et

[1] Cf. Guill. Rey, *Note sur un bronze phénicien*, in *Revue Archéol*. 2e sér. t. X, (1864), p. 215.
[2] Cf. Evans, *Prehistoric Tombs*, p. 64.
[3] Cf. G. Karo, *Antiquités crétoises*, pl. L, XXIX.
[4] Voir J. Babelon, *Revue Numismatique*, 2e sér. t. XVI, (1912), pl. III, no 8 — et *ibid*. t. XV, p. 60, pl. I, no 1.
[5] Un vase lécythe représente Athénée inspirant ainsi Œdipe ; Voir *Revue Archéologique*, 3 sér. t. X, (1887), p. 91.
[6] Cf. Grasset-Dorcet, *Cypris et Paphos* in *Gazette des Beaux-Arts*, t. XXV, (1868), p. 340.
[7] Sophocle, *Œdipus rex*, V. 1199.

fondé Alexandrie, la vieille Égypte s'hellénisa ; les Grecs installés dans la ville nouvelle et dans le Delta, assimilèrent leur mauvaise Sphinge de Thèbes-en-Béotie avec les grands lions à visages d'hommes ou de femmes de Memphis et de la Thèbes d'Égypte, qui n'avaient avec elle qu'une ressemblance morphologique[1]. En dehors de là un seul point les rapprochait, c'est le Sphinx égyptien, emblème de la sagesse divine et possesseur de tous les mystères du monde visible et de l'invisible, avait aussi son secret, — comme la Sphinge grecque avait son énigme — secret de suprême sagesse pour la conduite de la vie humaine résumé dans ces mots qui sont toute la synthèse de la sagesse antique et qui furent, plus tard, appliqués au Seigneur Jésus-Christ : SAVOIR — OSER — VOULOIR — SE TAIRE.

IV. — LE SPHINX ET LA VIE.

De tous les mystères qui ont préoccupé l'esprit des Anciens celui qui a toujours tenu le premier rang c'est bien l'énigme qui entoure le point de départ, le principe et le jeu d'éclosion de la Vie. Tout œuf, toute graine portent en eux un germe qui, en des conditions favorables, produit un être semblable à l'être producteur de l'œuf ou de la graine. Et, pour ce don de vie départi à chaque être vivant, les peuples très anciens ont témoigné, plus que pour tous autres dons, une reconnaissance vive et sincère au Dieu créateur qu'ils concevaient comme ils pouvaient.

Chez les Égyptiens, le Sphinx fut attaché au symbolisme de cette préoccupation des sages relativement au mystère de la vie. N'était-il pas l'un des emblèmes du Soleil fécondant, et la Sphinge n'était-elle pas l'image d'Isis, mère d'Horus ? Le sphinx-bélier figurait Ammon « considéré comme la puissance qui met et entretient la vie de la création[2] » (Fig. IV). La sculpture sacrée plaçait deux Sphinx de chaque côté de l'Arbre de Vie, comme sur les stèles égypto-chypriotes d'Athienau où les chapiteaux sont formés de la fleur du Lotus entier fait de fécondité, au centre de laquelle un pied de Lotus entier fait Arbre de Vie, et que soutiennent deux Sphinx placés là, dit l'égyptologue Colonna-Ceccaldi, « pour symboliser la double image de la fécondation et de la conception[3] » (Fig. V).

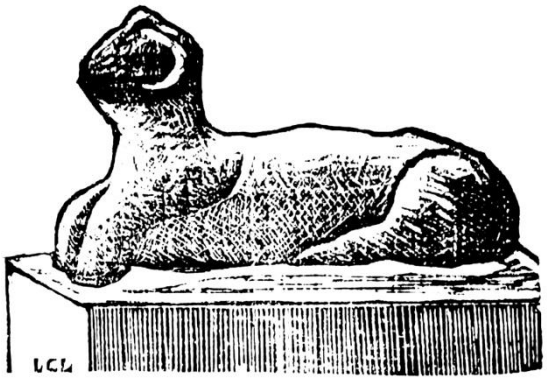


Fig. IV. — Criosphinx chypriote ou phénicien, terre cuite.
(Coll. Charbonneau-Lassay).

[1] Cf. M. Bréal, *Le Mythe d'Œdipe*, in *Revue Archéol.* 2e sér. t. VIII, (1863), p. 193-214.
[2] Ph. Virey, *Religion de l'ancienne Égypte*, p. 182.
[3] G. Colonna-Ceccaldi, *Un sarcophage d'Athienau*, in *Revue Archéologique*, 2e sér. t. XXIX, (1875), p. 23.

Fig. V. — Chapiteau égypto-chypriote d'Athienau.

Dans l'art égéen, à l'époque mycénienne, on voit aussi les Sphinx de chaque côté du pied de l'Arbre de Vie[1], et la même constatation a été faite à Curium[2], et en maints autres lieux.

En Grèce, certaines monnaies de Chios montrent, l'une près de l'autre, la Sphinge et l'Amphore[3] (Fig. VI). Cela rappelle que, pour le monde ancien, la femme était « le Vase de Vie », et que l'Amphore était, en particulier, l'un des emblèmes de la femme féconde. Une pierre fine intaillée représente la Sphinge féconde qu'accompagne une expression grecque, probablement en dialecte béotien et relative à la multiplicité des germes de vie qu'elle porte fictivement en elle.

Fig. VI. — Monnaies grecques de Chios.

En Égypte, le caractère du Sphinx en tant qu'emblème du principe de vie était si formellement précis qu'il a résisté à l'usure des siècles : Encore aujourd'hui, en accord avec un vieil usage multimillénaire, nous dit Mariette-bey, des femmes stériles vont encore dormir ou se reposer à l'ombre ou dans les bras des Sphinx de l'avenue de Serapeum dans le but de devenir féconde[4].

V. — LE SPHINX ET LA LUMIÈRE.

Nous venons de voir que, chez les Égyptiens, le Sphinx était une divinité solaire[5], sans cependant que les Sphinx d'Égypte aient eu des ailes, au moins antérieurement à la période hellénistique. Le monde des rives septentrionales de la Méditerranée et des Iles de cette région leur en donna, et nous les montrent emportés par leur essor vers l'Astre resplendissant. Sur la jugulaire d'un casque grec de

[1] Cf. G. Glotz, *La Civilisation égéenne*, liv. III, p. 278.
[2] Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 552.
[3] Cf. Louis Ménard, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 199.
[4] Mariette, *Le Serapeum*, p. 30.
[5] Cf. Ph. Virey, *ouvr. cit.* p 179 (note).

l'ancienne collection Campana, le Sphinx phrygien s'enlève pour l'envol vers la lumière céleste[1] (Fig. VII).

Fig. VII. — Casque grec de l'ancienne collection Campana.

Dans ses célèbres fouilles de Mycènes, Schliemann a trouvé des Sphinx dans les tombeaux des princes[2], et l'on sait la dévotieuse coutume qu'eût le monde ancien, et que les premiers siècles chrétiens ont gardée, de placer dans l'ombre des sépulcres les symboles antiques de la lumière solaire, devenus ensuite symboles de Jésus-Christ, lumière éternelle des vivants et des morts.

« C'est la lumière astrale, dit Éliphas Lévy, qui est représentée par ces gigantesques Sphinx ayant des corps de lions et des têtes de mages[3] ». Je le veux bien ; mais disons plutôt que pour les anciens pontifes de la grande Égypte ce fut la lumière divine, dans ce qui fut, à leurs yeux, sa plus divine conception.

Et puis, jetons les yeux tout à l'autre bout de la terre, nous y trouvons le Sphinx — rencontre inattendue ! — dans l'archéologie du pays des Indiens Aymaras du Pérou ; et c'est encore vers la course bienfaisante du soleil qu'il ouvrait, là-bas, ses grands yeux de pierre[4] (Fig. VIII).

Fig. VIII. — Sphinx péruvien antique.

Malgré la déformation qu'il contracta au cours de ses pérégrinations sur l'Ancien Continent, le Sphinx garda jusqu'en Rome son caractère d'hiéroglyphe de la Lumière, et le Sphinx qui, sur les

[1] Cf. *Collection Campana*, in *Magasin Pittoresque*, t. XXI, (1863), p. 28, grav.
[2] Schliemann, *Mycènes*, p. 43, 263, etc.
[3] Éliph. Lévy, *Histoire de la Magie*, p. 61.
[4] Voir A. d'Orbigny, *L'Homme Américain*, liv. I ; cf. *Magasin Pittoresque*, t. XXVI, (1858), p. 333 et pl. II, p. 332.

fresques antiques de la Maison de Livie, au Palatin, décore le dessus d'une Corniche, porte en tête un diadème que surmonte, sur son front une flamme pareille à celle d'une lampe[1].

En Grèce, si le Sphinx mâle resta symbole de la Lumière, la Sphinge, au contraire, fut une ténébreuse. Les Athéniens, qui la faisaient fille de Cécrops, la surnommaient Agraulis, ce qui veut dire : « la Noctambule[2] ». Bréal, vers le milieu du siècle dernier, avait déjà souligné ce caractère ténébreux de l'adversaire d'Œdipe, et faisait de ce dernier le champion et même la figure allégorique du Soleil[3]. L'art égéen, sur un sceau de pierre fine gravée, présente la Sphinge ouvrant, pour l'essor, des ailes découpées d'échancrures curvilignes qui font penser aux ailes membraneuses des chauves-souris[4] (Fig. IX).

Fig. IX. — La Sphinge crétoise sur sceau gravé de Zacco.

Il convient donc en tout, sauf, parfois, en ce qui les met en relation avec le mystère de la Vie, de séparer le Sphinx de la Sphinge : les caractères symboliques de l'un et de l'autre étant le plus souvent opposés. Nous allons voir que l'emblématique d'autrefois n'a retenu que le seul Sphinx pour en enrichir sa gerbe d'hommages au Seigneur Jésus-Christ.

VI. — LE SPHINX EMBLÈME DE JÉSUS-CHRIST.

Au dire d'Eusèbe[5], il exista dès le commencement du Christianisme, à Alexandrie, une école importante pour l'instruction des catéchumènes et la formation des clercs. Au IIIe siècle, cette institution, qu'on appelait le Didascalée, était à son apogée. Avec succès elle s'efforça d'accorder avec le Christianisme tout ce qui dans les idées religieuses antérieures à lui pouvait s'harmoniser avec son dogme, sa morale, son esprit : la vieille théorie égyptienne du Verbe créateur[6], la thèse plus récente du Logos, du Verbe divin, intermédiaire entre Dieu et l'homme, prônée par Philon et les philosophes hellénistes, l'Esprit divin qui souffle aux âmes la vie spirituelle, l'immortalité de l'âme, etc. ; puis, à la gnose échevelée et trompeuse de Basile et de Valentin, elle essaya d'opposer « une gnose orthodoxe et strictement raisonnable[7] ».

Et ceux des vieux symboles égyptiens susceptibles de s'accorder avec la religion nouvelle furent appliqués au Christ, aux mystères chrétiens ou à l'âme fidèle : le Scarabée sacré, l'Ibis, l'Épervier, la

---

[1] Cf. S. Blondel, *La Perspective dans les Beaux-Arts de l'Antiquité*, in *Gazette des Beaux-Arts*, t. XVII, (1878), 2e période, p. 33.
[2] Cf. Grasset-Dorcet, *Cypris et Paphos*, in *Gazette des Beaux-Arts*, t. XXV, (1868), p. 340.
[3] Voir M. Bréal, *Le Mythe d'Œdipe*, in *Revue Archéol*. 2e sér. t. VIII, (1863).
[4] Cf. G. Glotz, *La civilisation égéenne*, liv. IV, p. 394, fig. 73.
[5] Eusèbe, *Histoire Ecclés*. liv. V, chap. X.
[6] Voir Alex. Moret, *Mystères égyptiens.* — *Le Mystère du Verbe Créateur*, II, p. 105 et suiv.
[7] Voir Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéologie Chrétienne*, t. IV, vol. II, col. 2407-2410.

Grenouille, l'Ichneumon, le Palmier, le Lotus, etc. M. Gayet à qui l'on doit les fouilles si instructives des nécropoles chrétiennes d'Akmin et d'Antinoé, parle souvent de l'influence incontestable de l'ancienne religion pharaonique sur l'esprit religieux des premiers moines égyptiens[1]. É. Amélineau[2], l'un des grands égyptologues du siècle dernier et celui qui comprit peut-être le mieux l'esprit des premiers temps chrétiens en Égypte, nous assure que même encore au Ve siècle, les dieux Osiris, Anubis, Ammon, Horus[3], n'avaient point perdu parmi les moines chrétiens leur popularité. Dans les œuvres de polémiques, si vives à Alexandrie, tous les coups furent portés au polythéisme gréco-romain, pas un seul contre les anciens dieux du pays, regardés comme les expressions de vérités mal connues, mais réelles. L'un des plus doux, des plus dignes et des plus saints parmi les grands moines des laures égyptiennes ne rougissait pas de s'appeler Pakhôme, et l'Église le vénère sous ce nom qui est celui du dieu ithyphallique, symbole naïf et réaliste de vie « que nos apologistes modernes citent avec une complaisante horreur afin de démontrer à quel épouvantable degré d'obscénité était descendu le sentiment religieux en Égypte[4] », parce qu'ils ne savent pas dégager l'idée haute et pure de la gangue réaliste et grossière du symbole, et voir les choses avec l'esprit et les yeux de l'époque qui les a vu créer. — Il se pourrait donc bien que ce soit l'une des deux gnoses alexandrines qui ait en premier lieu, fait du Sphinx l'un des emblèmes de Jésus-Christ ; et le Didascalée n'y pouvait rien trouver à redire, même si l'idée est venue de la gnose qu'il combattait : les anciens sens attribués au Sphinx se prêtaient trop bien à cette adaptation. Jésus n'est-il pas, lui aussi, « le Seigneur des Deux Horizons », de l'Orient qui, dès les premiers temps chrétiens, figura sa naissance, et de l'Occident qui symbolisa sa mort ? Il est le Dieu de la lumière grandissante, comme du royaume des ombres. Il est, dans la réalité, et bien plus amplement que le Sphinx dans la fiction, il est la Souveraineté, la Force toute puissante, et la Sagesse divine ; il les possède en toute plénitude, dans la plus majestueuse impassibilité, dans le plus inaltérable repos, dans la plus intangible sérénité.

Comme le Sphinx encore, le Christ est le soleil divin et la source même de la surabondance. Il est aussi, non pas seulement l'image allégorique de l'Unité, de la Vérité et de l'Absolu, mais l'Absolu même, dans l'Unité et dans la Vérité.

Comme le Sphinx d'Égypte, il est le détenteur et le possesseur des secrets éternels, et comme lui, plus sagement encore, il a donné aux hommes la doctrine parfaite et la règle de la sûre sagesse pour la conduite de leur vie et le salut de leur âme.

Les siècles qui suivirent gardèrent les rapprochements premiers entre les sens emblématiques du Sphinx d'Égypte et le Sauveur. Les mystiques et même des écoles hermétiques appliquèrent à la vie même de Jésus le précepte du Sphinx : « Savoir, Oser, Vouloir, Se taire ». Quand un homme gouverne sa vie par ces quatre verbes observés d'une manière complémentaire et en fonction les uns des autres, il en reçoit le maximum de forces qu'il est capable par ailleurs d'utiliser. Ils doivent donc être envisagés ainsi que suit :

— *Savoir, Oser, Vouloir, Se taire.* —

a) Savoir oser, savoir vouloir, savoir se taire ;

b) Oser savoir, oser vouloir, oser se taire ;

c) Vouloir savoir, vouloir oser, vouloir se taire ;

---

[1] Cf. Gayet, *Coins d'Égypte ignorés*.
[2] Voir É. Amélineau, *Géographie de l'Égypte à l'époque copte* — et *Mémoires de la Mission du Cuire*.
[3] Pour les assimilations du Christ à Anubis et à Horus, voir And. Boulanger, *Orphée*, p. 147-148.
[4] É. Amélineau, *Les Moines égyptiens. — Vie de Schnoudi*, p. 12.

d) Se taire sur son savoir, se taire sur les buts de son audace, se taire sur sa volonté.

Et les maîtres chrétiens ont estimé que nul homme sur terre n'a réalisé plus pleinement que l'Homme-Dieu le précepte du Sphinx, dont il n'avait nul besoin.

Ils ont dit en substance :

Savoir. — Jésus a possédé le Savoir. Il connaissait le Père et l'Esprit, avec lesquels il ne fait qu'un. Source de toutes lumières, donc de tout savoir, il portait sur terre en lui la plénitude de la science divine qui est celle des principes et des causes, de l'Universel et du Relatif. Rien de ce qui concerne le monde et les êtres invisibles, le monde visible et le fond de la nature humaine ne lui est caché. Il est l'Omniscient. Il a donné à l'homme la règle infaillible de sagesse en lui montrant la Voie, par le moyen de la Vérité, en vue de la Vie éternelle, parce qu'il est lui-même la Voie, la Vérité, la Vie, et qu'il sait les mystères de la Voie, de la Vérité et de la Vie dans toutes leurs manifestations.

Oser. — Le Christ Jésus a su oser, et son audace a été grande : Il a osé rapprocher la matière de l'Esprit, il a osé relier les deux termes opposés, peut-on dire, Dieu, le trois fois saint, et l'homme pêcheur, rétablissant ainsi les rapports premiers entre le Créateur et la créature raisonnable, mais déchue. Durant sa mission terrestre, et pendant sa Passion, il a osé braver, pour notre rédemption, le plus redoutable danger qu'il eut à redouter en tant qu'homme, la haine du sacerdoce juif et la puissance du gouverneur romain. Il a osé enfin nous aimer jusqu'à la consommation du supplice rédempteur.

Vouloir. — Il a su vouloir, et toute sa volonté a été tendue vers la mission qu'il venait accomplir. Il a voulu en Dieu et en homme ; et quand, dans les affres de son agonie, sa volonté humaine trembla devant l'épreuve, il la soutint en la liant fortement à la volonté de son Père qui était en même temps sa propre volonté divine, puisque lui et son Père ne font qu'un[1] : « Mon Père, que votre volonté soit faite[2] ».

Se taire. — Jésus à su se taire quand il le jugea bon, et son silence fut souvent pour lui un bouclier contre les volontés adverses. Il s'est tu durant la première et la plus longue partie de sa vie qu'on appelle, à cause de ce silence, sa « vie cachée ». Il s'est tu au désert, devant l'Adversaire qui le voulait sonder et a qui il ne donna que la réplique des Écritures, mais rien, qui vint de lui. Il s'enveloppa de silence devant les questions intempestives de ses disciples, couvrant même du voile de l'énigme certaines vérités qu'il laissait à l'Esprit saint le soin de leur faire comprendre après sa disparition. Il a souligné la valeur du silence en précisant qu'il nous sera demandé compte d'une parole inutile. Plus tard, devant ceux dont le sort de sa vie dépendait, les Princes du Sacerdoce et Pilate, il se renferma dans un silence quasi complet, non par une douce résignation, comme le dit souvent une piété mal informée, mais par la ferme volonté de ne pas répondre à des juges dont il n'était pas justiciable. Il ne se départit guère de ce mutisme que pour assurer qu'il viendra un jour juger lui-même la terre[3], que pour affirmer sa royauté[4] et pour proclamer qu'il est le Fils du Dieu vivant[5].

---

[1] St Jean, *Évang*. XVII, 23.
[2] St Matthieu, *Évang*. XXVI, 42.
[3] St Matthieu, *Évang*. XXVI, 64.
[4] *Ibid*. XXVII, 12.
[5] St Luc, *Évang*. XXII, 70. — St Jean, *Évang*. XVIII, 37 (Deux notes mss. de M. l'abbé Ab. Berger exposent en substance d'une manière à peu près identique à ce que je viens de dire la façon dont fut faite autrefois l'application à Jésus-Christ de l'antique précepte du Sphinx. Je le remercie d'avoir bien voulu me les communiquer).

Le caractère qui, prêté au Sphinx, le plaçait en contact avec le mystère de la vie ne pouvait aucunement lui interdire d'entrer dans la série des emblèmes de Jésus-Christ, bien au contraire, car, plus que les cultes d'avant lui, et d'une manière plus spirituellement élevée, le Christianisme a proclamé dans son ancien art sacré comme en sa liturgie sa grande reconnaissance pour le don de la vie à celui que constamment elle invoque sous le titre d'« Auteur de la vie » et qu'elle proclame « notre vie », *Jesu, auctor vitæ, Jesu, vita nostra*[1].

Aussi ne doit-on pas être surpris de voir rayonner sur le *Catholicon*, église cathédrale d'Athènes, un grand bas-relief ou l'Arbre de Vie se dresse entre deux Sphinx comme aux temps païens en Égypte ancienne et en Crète[2] (Fig. X). Le Catholicon athénien fut construit au temps des Croisades, par les ducs français d'Athènes[3] ; quand bien même le bas-relief aux Sphinx de sa façade serait une ancienne œuvre d'art païen, ce que j'ignore, son utilisation à cette place n'en serait pas moins significative.

Fig. X. — Les Sphinx et l'Arbre de Vie.
Sculpture du Catholicon d'Athènes.

— Jésus a dit aussi : « Je suis la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » ; et le Sphinx, dieu solaire de la lumière intense et pure du désert égyptien convenait aussi bien que tout autre emblème pour le représenter en allégorie. Il me paraît donc difficile de penser que les premiers symbolistes chrétiens d'Alexandrie qui se sont attachés les anciens emblèmes égyptiens cités plus haut, n'aient pas été les premiers à faire le rapprochement entre le Christ, lumière du monde, et le Sphinx, ancien symbole du Soleil-dieu de leur pays.

VII. — LE CORPS DU SPHINX EMBLÈME DU CHRIST.

Comme le Griffon, comme le Centaure, le Sphinx a été la figure de l'union, en le seul Être qui les ai possédées, de la nature divine et de la nature humaine, et de la double souveraineté sur le monde spirituel et sur le monde matériel.

Dans le Sphinx, comme dans le Centaure, le buste humain, en raison de l'âme qui l'anime, créée, dit la Genèse, à l'image de Dieu[4], représente la Divinité du Sauveur ; et le corps du quadrupède représente son Humanité, attachée à la terre, comme la nôtre, durant sa vie terrestre. Tout ce que j'ai dit à propos de la symbolique du Centaure sur cette union des deux natures du Christ vaut pour le Sphinx.

---

[1] *Litanies du saint Nom de Jésus.*
[2] Voir grav. de Freeman, in *Magasin Pittoresque*, t. XXIX, p. 265.
[3] Cf. Buchon, *Recherches sur la principauté française d'Achaïe*.
[4] Moïse, *Genèse*, I, 26.

Mais il y a plus : Certains Sphinx ont le buste de l'homme, les ailes de l'aigle, l'avant-train du lion et l'arrière-train du taureau ; c'est à ce Sphinx-là surtout que les mystiques chrétiens se sont complaisamment arrêtés, parce qu'il évoque les quatre Animaux sacrés de la vision d'Ézéchiel[1] et de celle de saint Jean[2], transposés ensuite aux quatre Evangélistes. Nous avons vu en parlant du Tétramorphe[3] que, l'ensemble de ces quatre animaux réunis fut, dans l'emblématique chrétienne, l'un des grands et mystérieux emblèmes du Seigneur, et qu'il condensa en lui tous les sens particuliers de chacun des Animaux séparés. Le Sphinx ainsi composé d'une part de chacun d'eux est donc un véritable Tétramorphe. Les occultistes d'aujourd'hui, si éloignés qu'ils soient pour la plupart, des hermétistes d'autrefois, le reconnaissent : « Le Sphinx montre au chrétien, dit l'un d'eux l'Ange[4], l'Aigle, le Lion et le Taureau[5] ». Et Schuré nous dit que l'on voit toute l'évolution animale dans les parties humaine et bovine, et la nature divine dans les ailes de l'Aigle[6]. L'aigle, à la vérité a bien figuré la nature divine en certains thèmes de l'iconographie et de l'emblématique chrétiennes, dans le Griffon, par exemple, mais dans le Sphinx, c'est le buste humain qui la représente.

Ces sens d'hiéroglyphe des deux natures du Christ, et de variante du Tétramorphe quand il porte les quatre caractères nécessaires, suffiraient seuls amplement à justifier son entrée dans la faune sacrée du Sauveur. Au contraire, dans l'art des Catacombes, la Sphinge à visage de femme personnifie la Rome idolâtrique et dépravée[7].

VIII. — LES CŒURS DU SPHINX ET DE L'HOMME.

La double nature du Sphinx implique fictivement en lui la présence de deux cœurs différents : celui de son buste d'homme, celui de son corps de bête. Il est « la beste à deux cœurs ».

La même observation semblerait devoir s'imposer à l'endroit du Centaure, pourtant je ne crois pas que les penseurs de l'ancien symbolisme chrétien s'y soient jamais arrêtés.

Pour eux, au premier des deux cœurs du Sphinx, au cœur du buste humain, se rattache tout ce qui ressort de l'élément spirituel et des fonctions élevées de l'âme humaine. De ce cœur-là relèvent, à leurs yeux, l'Intelligence, la Connaissance, la Volonté et toutes les facultés et les sentiments nobles ; et, ce disant, ils restent d'accord avec les peuples anciens, les Assyriens et surtout les Égyptiens qui situaient le siège de l'âme et de la raison non dans le cerveau, mais dans le cœur.

Au second cœur du Sphinx se rattache tout ce qui concerne la vie physique de l'homme et ses appétits inférieurs, licites ou coupables, ses biens terrestres, ses préoccupations vulgaires.

De là, au premier de ces deux cœurs fut comparé le chrétien spirituel dont les pensées habitent les régions supérieures du domaine religieux, qui fait primer en sa vie les préoccupations élevées d'ordre surnaturel sur le terre-à-terre de la vie matérielle.

---

[1] Ézéchiel, *Prophétie*, I, 10 ; et X, 14.
[2] Saint Jean, *Apocalypse*, IV, 6-9.
[3] L. Ch. L. *Le Tétramorphe*, in *Regnabit*, t. XI, p. 114-125.
[4] Ce n'est pas l'Ange mais l'Homme pourvu d'ailes comme les trois autres Animaux ; les termes d'Ézéchiel et de saint Jean sont formels.
[5] Papus, *Traité élémentaire de Science occulte*, p. 187.
[6] Cf. Schuré, *L'Évolution divine. Du Sphinx au Christ*, p. 33.
[7] Cf. V. Davin, *Les Antiquités chrétiennes rapportées à la Capella-Greca du Cimetière de Priscille*, p. 51.

Au second cœur fut comparé le chrétien lourd, sensuel, et terre-à-terre, qui porte sa vie comme une charge de plomb et ne dresse jamais son front plus haut que la haie de son champ, sa table à manger ou son coffre à monnaie.

La supériorité du premier cœur soutenu par le buste de l'homme et les ailes de l'aigle, sur le second cœur, bas maintenu par le corps et le train de marche du quadrupède, c'est bien, dans un domaine où elle doit régner en maîtresse, la primauté du Spirituel sur le Matériel qui fait du fidèle autre chose qu'un simple chrétien vulgaire ; car cette primauté réalisée en lui ouvre à son âme l'accès aux régions supérieures où elle reçoit de moins loin l'afflux, plus abondant, de la grâce divine.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

Fig. XI. — Sphinx assyrien coiffé de la tiare des dieux (bronze).
(D'après Guil. Rey, in *Rev. Archéol.* 2e sér. t. X, (1864), p. 215).

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 1, note 2 : « *I. — LE MYTHE ANTIQUE DU SPHINX* ».

Martha, Jules : *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, Paris, Quantin éd. s. d. p. 73, fig. 32.

Le sphinx étrusque (vignette de droite).

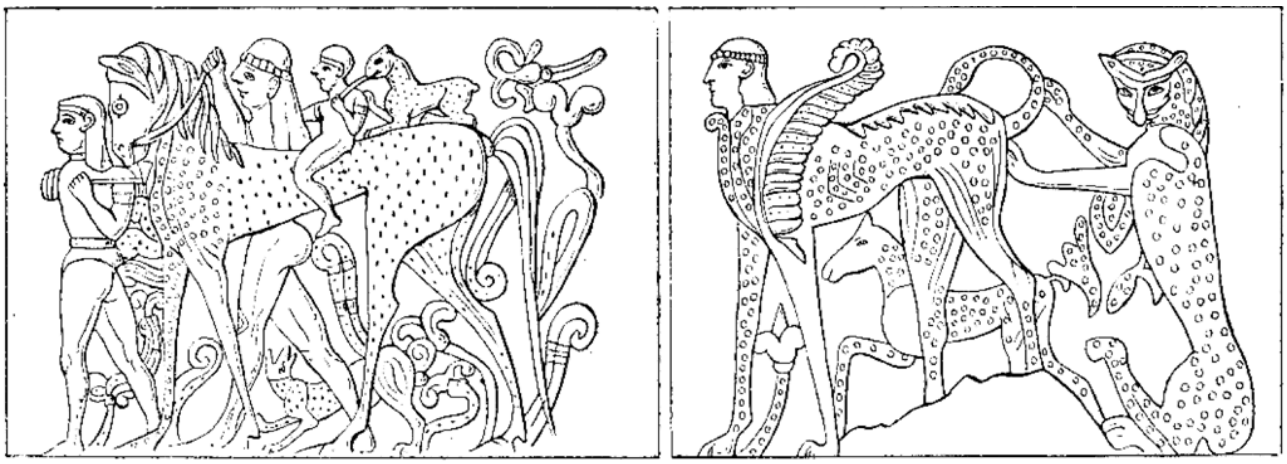
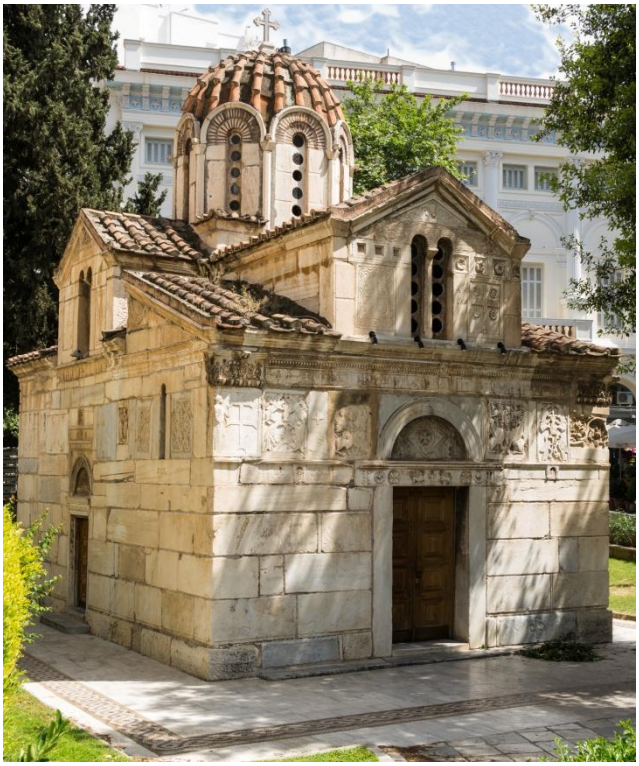


FIG. 32. — PEINTURES DE LA TOMBE CAMPANA. (Veies.)

P. 10, : « *VI. — LE SPHINX EMBLÈME DE JÉSUS-CHRIST* » ; Catholicon d'Athènes, le Sphinx et l'Arbre de Vie.

Athènes, Grèce : Église Saint-Eleuthérios, XIIe siècle.



Vue d'ensemble.

À gauche du cliché, détail des deux Sphinx autour de l'Arbre de Vie.

Source : Office du tourisme d'Athènes.